

**LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE ET
RELIGIEUSE CHEZ LES PERSANS
D'APRÈS LE MANTIC UTTAÏR OU
LE LANGAGE DES OISEAUX DE
FARID-UDDIN ATTAR**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649774395

La Poésie Philosophique et Religieuse chez les Persans d'Après le Mantic Uttair ou le Langage des Oiseaux de Farid-Uddin Attar by M. Garcin de Tassy

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

M. GARCIN DE TASSY

**LA POÉSIE PHILOSOPHIQUE ET
RELIGIEUSE CHEZ LES PERSANS
D'APRÈS LE MANTIC UTTAÏR OU
LE LANGAGE DES OISEAUX DE
FARID-UDDIN ATTAR**

LA
POÉSIE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE

CHEZ LES PERSANS

D'APRÈS

LE MANTIC UTTAÏR,

OU

LE LANGAGE DES OISEAUX

DE FARID-UDDIN ATTAR,

PAR

M. GARCIN DE TASSY,

MEMBRE DE L'INSTITUT, ETC.

DEUXIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ BENJAMIN DUPRAT,

LIBRAIRE DE L'INSTITUT, DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, ETC.,

7, RUE DU CLOITRE SAINT-BENOIT.

1857

LA

POÉSIE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE

CHEZ LES PERSANS

D'APRÈS

LE MANTIC UTTAÏR,

OU

LE LANGAGE DES OISEAUX

DE FARID-UDDIN ATTAR.

L'énigme de la nature a été diversement expliquée par la philosophie. Il s'est élevé en différents lieux et en différents siècles de grands génies, auxquels la foule a été docile et qui ont fait adopter par des millions d'adeptes leurs suppositions réduites en systèmes. Toutefois, il manquait à ce grand mystère une explication authentique, qui pût satisfaire à la fois et l'esprit et le cœur. Cette explication, que la science humaine avait en vain cherchée, nous la devons à la révélation déposée dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Elle nous a fait connaître les deux points culminants du mystère *Dieu et l'homme*. C'est sur ce dualisme abstrait que se sont exercés depuis longtemps nombre d'écrivains distingués, juifs, chrétiens et musulmans, et ces derniers peuvent même être simplement classés parmi les hérétiques chrétiens¹. Mahomet fit reculer le christianisme jusqu'à une espèce de judaïsme; il admet cependant non-seulement l'Ancien, mais le Nouveau Testament comme base de ses doctrines, et il reconnaît la mission de Moïse et celle de Jésus, le Messie promis. Ainsi, l'islamisme n'est en effet qu'une grande aberration chrétienne. Avec les sociniens, les musulmans rejettent la divinité du Sauveur, et, par conséquent, la rédemption; avec les unitaires, ils nient la

¹ *Catéchisme de Montpellier*, 1^{re} section, ch. III, § 10.

Trinité, et enfin, comme les quakers, ils ne sont pas baptisés. Mais ils admettent la tradition de l'Église catholique sur le culte des saints et les prières pour les morts.

Les musulmans ont surtout déployé, pour développer le mystère de la nature, une subtilité remarquable. Ils ont entrepris une tâche bien difficile, l'alliance de la philosophie et de la révélation. Placés entre le panthéisme des joguis indiens et le Coran, qui est quelquefois une informe copie de la Bible, les philosophes musulmans, nommés *sofis*, ont établi une école panthéiste appropriée aux idées musulmanes¹, une sorte de doctrine ésotérique de l'islamisme, qu'on doit distinguer du panthéisme indien², bien qu'elle n'offre en réalité que les erreurs du védanta³ et du sankhya⁴. Or, « le panthéisme, comme doctrine morale, conduit aux mêmes conclusions que le matérialisme, négation de la liberté humaine, indifférence des actions, légitimité des jouissances temporelles. Dans ce système tout est Dieu, excepté Dieu lui-même, puisqu'il cesse par là même de l'être⁵. »

Le spiritualisme des *sofis*, quoiqu'il soit le contraire du matérialisme, lui est en réalité identique. Mais si leur doctrine n'est pas plus raisonnable, elle est du moins plus élevée et plus poétique. Un voyageur anglais (Burton) l'a parfaitement décrite en peu de mots : « The religion of beauty, whose leading principle is that of earthly, the imperfect type of heavenly love. Its high priests are Anacreontic poets; its rites wine, music and dancing, spiritually considered, and its places of worship meadows and gardens where the perfume of the rose and the song of the nightingale, by charming the heart, are supposed to improve the mind of the listener. »

Il y a eu cependant des écrivains *sofis* qui ont employé leurs efforts à faire concorder un à un avec les dogmes mahométans leurs propres principes, de manière à en établir l'orthodoxie⁶.

Il règne au surplus chez les musulmans, dit d'Herbelot dans sa *Bibliothèque orientale*, au mot *Giamaat*, une grande liberté d'opinion. Le plus

¹ Voyez le chapitre d'Ibn Khaldoun sur la doctrine des *sofis*, t. XII, p. 304 et suiv. des *Notices des Mas*.

² Ces deux branches du panthéisme sont mal à propos confondues par Graham dans son *Treatise on sufism* (*Transactions of the literary Society of Bombay*, t. III, p. 89 et suiv.).

³ Vyachédva est l'auteur de ce système de philosophie, qui enseigne l'unité des êtres.

⁴ Kapila est l'auteur de ce système, qui enseigne le néant des choses visibles.

⁵ Cette phrase est tirée de la remarquable *Histoire générale des races humaines*, par M. le comte Éusèbe de Salles.

⁶ On a publié dernièrement en Allemagne un curieux ouvrage turc où ce sujet est habilement traité; mais on pense bien que c'est un tour de force sans résultat positif. Voyez sur cet ouvrage, qui a été publié à Leipzig par M. Krell, le rapport de M. Mohl sur les travaux de la Société asiatique en 1849.

grand nombre de leurs écrivains religieux appartient à la secte philosophique des sofis, ce qui a propagé parmi eux la doctrine du libre examen. Les docteurs les plus orthodoxes de l'islamisme semblent l'approuver, et on cite complaisamment cette sentence du célèbre Ibn Mas'ûd : « L'Église ne consiste pas dans la quantité des personnes. Celui qui possède la vérité de son côté est l'Église, fût-il seul. »

La doctrine des sofis est ancienne dans l'islamisme, et elle y est très-répandue, surtout chez les partisans d'Ali ¹. De là la croyance de ces derniers à l'infusion de la divinité dans Ali et leur explication allégorique de tous les préceptes religieux et cérémoniels. Toutefois, celui qui porta le premier le titre de *sofi*, ce fut Abu Hâschim de Kufa, qui vivait dans la dernière moitié du huitième siècle ².

Il est bon de rappeler que *sofi* ne vient pas du mot grec σοφία, sage, comme on serait tenté de le croire; mais du mot arabe *sif* « laine », et qu'il signifie « vêtu de laine ». Une robe de laine est en effet le costume ordinaire des derviches ou faqirs, tous contemplatifs et spiritualistes.

On nomme aussi les sofis *mutaçawwif*, mais ce mot sert plutôt à désigner ceux qui s'efforcent de devenir sofis. On donne plus ordinairement à ces derniers le nom de *salik* « marcheur dans la voie spirituelle ». Par suite, ce mot se prend simplement pour « homme ». Saint Thomas a employé dans le même sens l'expression de *viator*, dans la prose *Lauda Sion*, lorsqu'il a dit :

Eccē panis angelorum
Factus cibus viatorum.

« Voici le pain des anges qui est devenu la nourriture des hommes. »

On nomme *abūdiyyat* « esclavage » le service de Dieu, et *abd* « esclave », celui qui s'y consacre. Le contemplatif se nomme *arif* « celui qui connaît », et l'objet de sa contemplation *marifat* « la connaissance de Dieu ». Celui qui est parvenu à cette connaissance se nomme *walî* « approché », mot qui, par suite, peut se rendre par *saint*. L'état extatique qui est le résultat de la contemplation se nomme *hâl* « situation », et les pauses qu'on y fait, *macâm* « station ». L'union avec Dieu se nomme *jam'*, la séparation, *farc*, et la demeure avec Dieu, *sukûnat*.

On nomme *jâhil* « ignorant » le mondain, celui qui ne s'occupe pas des choses spirituelles, celui à qui elles sont étrangères.

Telles sont les principales expressions employées par les spiritualistes musulmans. Il y en a beaucoup d'autres encore, mais leur explication

¹ Dans le *Missionary Register*. Londres, 1818, p. 251, il est dit qu'il y a en Perse seulement 80,000 sofis.

² *Commentaire de Hariri*, publié par feu M. de Sacy, p. 595: *Notices des Mss.*, t. XII, p. 290.

exigerait des développements que ne comporte pas le cadre de ce travail ¹.

Les principes de la secte philosophique des sofis ont été exposés dans de nombreux traités didactiques, mais ce sont surtout des ouvrages poétiques qui les ont rendus populaires. Les plus célèbres de ces ouvrages sont dus à des poètes de la Perse, et leurs poésies mystiques sont, il me semble, ce qu'offre de plus original la littérature persane, cette belle littérature trop peu connue encore, et si injustement jugée par Zamakhshari dans un vers qu'on regrette de trouver pour épigraphe d'un ouvrage classique ² :

« Il y a la même différence entre les Arabes et les Persans qu'entre la datte et le noyau. »

Le poème que j'entreprends d'analyser offre, dans un cadre allégorique et sous des expressions métaphoriques, sinon un traité complet, du moins un tableau exact de la véritable doctrine des sofis, et présente sous son jour réel leur philosophie religieuse. Son titre de *Langage des oiseaux* (Mantic uttaïr) est emprunté au Coran (xxvii, 16), où on lit : « Salomon succéda à David, et il dit : O hommes ! je connais le langage des oiseaux. »

Ce poème, un des monuments les plus curieux de la doctrine dont il s'agit, se compose d'environ quatre mille six cent cinquante vers du genre dit *masnawi* et du mètre appelé *raml*. Le poète qui en est l'auteur se nommait Mubammad ben Ibrahim; il avait le surnom de Nischapuri, c'est-à-dire de la ville de Nischapur, le titre honorifique de Farid uddin (la Perle de la religion), et le sobriquet d'Attar (Parfumeur). Il naquit en 1119 de Jésus-Christ, et mourut âgé de plus de cent dix ans, vers 1230, massacré par les soldats mogols de Genguis Khan. Il exerça d'abord la profession de parfumeur, ainsi que l'indique son sobriquet. Un jour que notre poète était dans sa boutique, il passe un derviche qui s'arrête tout à coup, jette un regard sur les marchandises qui étaient étalées, puis pousse un profond soupir. Attar, étonné, le prie de continuer sa route. « Tu as raison, lui répond l'inconnu, le voyage de l'éternité est facile pour moi. Je ne suis pas embarrassé dans ma marche, car je n'ai au monde que mon froc. Il n'en est malheureusement pas ainsi de toi, qui possèdes tant de précieuses marchandises. Songe donc à te préparer à ce voyage. »

Ce discours, disent les biographes originaux, fit une vive impression

¹ Voyez entre autres, à ce sujet, le Mémoire de M. de Sacy sur le *naḥḥat ulums*, t. XII des *Notices des Mss.*, p. 326 et suiv.

² Chrestomathie arabe.

sur l'esprit d'Attar; il abandonna son commerce et le monde pour se consacrer exclusivement au service de Dieu. Pendant plusieurs années, il se livra aux exercices de la mortification et à la pratique de la piété. Il fit ensuite le pèlerinage de la Mecque et fréquenta beaucoup de pieux personnages. Ce fut ainsi qu'il recueillit la grande quantité d'anecdotes dont il a enrichi ses ouvrages, et qui fournissent de précieuses données à la biographie musulmane.

Attar n'a écrit en prose qu'une vie des saints musulmans, intitulée *Tazkirat ulauliya* (Mémorial des amis de Dieu). Ses autres ouvrages sont en vers, et forment un total de cent mille vers; mais je n'en parlerai pas ici, et je traiterai seulement du *Mantic uttair*, qu'il écrivit vers 1175, et qui jouit d'une immense réputation en Orient¹. Dans le tableau analytique que je vais en donner, je comparerai quelquefois le sacré au profane, non pas que je veuille l'assimiler en rien ni faire un mélange impie, mais parce qu'il est consolant pour le chrétien sincère de voir la vérité se réfléchir sur l'erreur et témoigner des anciennes traditions divines, étouffées par les doctrines humaines. A défaut du soleil de la révélation qui éclaire notre intelligence, nous trouvons ici, au milieu des ténèbres de la nuit musulmane, quelques vers luisants dont la lumière phosphorique nous rappelle l'éclat resplendissant de la vérité.

Près d'un siècle après la publication du *Mantic*, il paraissait en Syrie un ouvrage arabe qui jouit aussi dans l'Orient musulman d'une grande réputation, et qui a quelques traits de ressemblance avec celui d'Attar. C'est celui de Mucaddéci, auquel j'ai donné le titre français de « les Oiseaux et les Fleurs », et qui est lui-même une imitation d'un livre arabe plus ancien, intitulé *Icaz ulhasman* (le Réveil du dormeur), lequel fut composé à peu près dans le même temps que le *Mantic* par Abu'lfaraj Aljuzi. Sous quelques rapports, l'auteur de ce dernier ouvrage a pu en emprunter l'idée au *Tuhfat ikhwan ussafa* (Cadeau des frères de la pureté), ouvrage célèbre qu'on a attribué à Attar, mais auquel Haji Khalifa donne pour auteur Majriti, de Cordoue, mort en 1004.

Les allégories morales de Mucaddéci parurent en Syrie vers l'époque où le *Roman de la Rose* fut écrit en France. Ce dernier ouvrage, qui a joui d'une grande popularité dans le moyen âge, a quelque analogie avec *les Oiseaux et les Fleurs*, et surtout avec le *Mantic*. En effet, ce roman est généralement considéré, avec juste raison, comme mystique, et la

¹ Le *Mantic* n'est pas entièrement inconnu en Europe. Feu M. de Sacy en a traduit quelques morceaux dans le tome XII des *Notices des Mss.* et dans les notes du *Fend nameh* du même Attar, et M. de Hammer en a donné un aperçu sommaire dans son *Geschichte der Schönen Redekünste Perriens*.